



MOZART



“Bercés aux longs accents de ta plainte infinie,
 “Les peuples se sont fait un charme de tes pleurs
 “Tant ta misère aigüe est sœur de ton génie !
 “Tant tu leur as chanté, dans tes belles douleurs
 “Le cantique éternel des races flagellées,
 “Tant l'épine à ton front s'épanouit en fleurs !”

Leconte de Lisle.

Parler de Mozart, de son génie et de son œuvre, est une tâche difficile, en vérité, mais combien attachante et instructive. Je ne sais pas dans toute l'histoire de l'art de plus belle iconographie que celle-là, ni plus pure, ni plus haute. A lire le livre de sa vie, dont pas un feuillet n'est maculé, en même temps qu'augmente pour lui notre admiration, il nous apparaît comme un salutaire exemple dans les rudes combats du jour d'aujourd'hui et du jour de demain. Il a fait plus et mieux que d'écrire des chefs-d'œuvre immortels: il a donné au monde l'exemple de la mansuétude dans la souffrance et d'une parfaite sérénité d'âme au milieu des plus humiliantes épreuves. Presque tous les portraits de Mozart, surtout celui de Tischbein, à Mayence, peint à trente-quatre ans, un an avant la mort, respirent la joie de vivre, la tranquillité, la bonté avec une pointe de malice. Son œil bleu profond, et qui pense, n'évoque en rien les larmes; on y chercherait vainement la trace d'aucune révolte, d'aucune angoisse, d'aucune souffrance intérieure.

Et, pourtant, aucun homme au monde peut-être n'a gravi un pareil Calvaire. Presque toujours malade, la douleur physique n'était pas chez lui la plus forte, et l'indifférence de ses compatriotes qui, dans le plein épanouissement de son talent, le méconnaissent, après l'avoir dans son enfance porté aux nues, l'a très sûrement conduit à une mort prématurée. Voir

son œuvre — et quelle œuvre! — incomprise de la plupart des hommes, c'est déjà une dure épreuve pour un Mozart. Mais combien s'aggrave le mal, si les siens, sa femme et ses enfants qu'il adore, doivent en souffrir. Tel fut son martyr, et pendant près de vingt ans il lui fallut courir le cachet, chercher des élèves et donner des leçons à tant de l'heure. Humiliation suprême, il dut quémander des situations, des “places” comme on dit en termes toujours déplaisants, mais plus que jamais odieux quand on parle d'un tel homme. Il sollicite le poste de maître de chapelle de l'empereur: on lui préfère l'habile intrigant Salieri, déjà pourvu d'une prébende avantageuse qui passe aux mains d'un Umlauf, faiseur de musique à danser. Et pendant ce temps, pour envoyer aux eaux de Bade sa femme mourante, Mozart est obligé de mettre en gages chez un usurier son argenterie et les cadeaux dont l'avaient gratifié les grands de ce monde à l'heure miraculeuse de son enfance. Le banquier, qui consent à lui avancer des fonds, se fait libeller un reçu au montant de mille florins et, en échange, en donne exactement cinq cents. Les affaires....

Il avait, heureusement, à ses côtés, sa femme, compagne aimable et aimée de sa vie toute entière, un être de bonté, de charme et de dévouement. Elle s'appelait Constance Weber et méritait bien son joli prénom au parfum si doux de violettes et de lierre entrelacés. Elle a veillé sur lui comme une mère sur un grand enfant qui ne sait pas assez se défendre contre les laideurs et les vilénies de ce très bas-monde. Elle l'encourageait, le consolait. Lui-même l'a chérie jusqu'à la fin. Voici de lui un billet assurément très sincère: “Elle

“n'est pas laide”, dit-il, “mais ce-
 “pendant rien moins que belle... Tou-
 “te sa beauté consiste en deux petits
 “yeux noirs et en une belle tournure.
 “Elle n'a pas de vivacité d'esprit,
 “mais assez de bon sens pour remplir
 “ses devoirs d'épouse et de mère.....
 “Elle a le meilleur cœur du monde.
 “Dites-moi si je pouvais désirer une
 “meilleure femme.” Avant la maladie
 qui l'emporta, il écrit à Constance,
 qui est encore aux eaux de Baden,
 et jamais on ne vit de lettres plus
 conjugales, plus remplies d'amoureu-
 se sollicitude et “où voltigent plus
 de baisers”, suivant son expression.

Quand enfin, Mozart, usé par le travail et les privations, dut prendre le lit pour mourir, Constance le veilla avec une tendresse telle que, brisée elle-même, elle en tomba malade. Pendant que son mari donnait au monde, avec son chant du cygne, le cri sublime du “Requiem”, épitomé de leurs propres souffrances; elle, dans la chambre d'à côté, portant déjà le deuil de ses espérances et de son amour, semblait la Mère des Sept-Douleurs.

Juxta crucem lacrymosa....

C'est précisément sur le mot plein de larmes, sur le “lacrymosa” que la main épuisée de Mozart laissa tomber le chef-d'œuvre inachevé. Il n'avait pas trente-six ans.

Voici en quels mots déchirants, il dit adieu à l'existence, qui lui avait été si dure. On sent que son pauvre cœur est soumis, mais n'est pas résigné: “J'ai la tête perdue et suis à
 “Tout de forces... je continue, parce
 “que la composition me fatigue
 “moins que le repos. Au surplus, je
 “n'ai plus à trembler; je le sens à
 “quelque chose qui me prouve que
 “l'heure sonne. Je suis près d'expirer; j'ai fini avant d'avoir joui de
 “mon talent. Et pourtant la vie était
 “si belle! La carrière s'ouvrait sous
 “des auspices si fortunés!... Mais on
 “ne peut changer son propre destin,
 “nul n'est assuré de ses propres
 “jours. Il faut se consoler! Il en sera
 “ce qu'il plaira à la Providence. Je
 “termine, en ce moment, mon chant
 “funèbre, car je ne dois pas le laisser
 “imparfait.”